

La voiture de Zélot stationna dans la ZAC d'Antony face à l'entrepôt IMC2 depuis 21h00 et semblait raidie par l'atmosphère. L'air caressait son volume ovoïde.

Quelques voitures circulaient par intermittences, délaissant leurs gaz blanchâtres, puis fuyaient vers un horizon de pylônes. Ces événements épisodiques rythmaient le temps immobile qui s'était emparé du lieu. Les objets paraissaient fossilisés, comme incrustés dans le paysage post-industriel.

Zélot observait un oiseau installé sur le bord du trottoir à dix mètres de sa voiture. Il ne bougeait pas. Au bout d'un moment, il se prit à douter de sa réalité, préférant y voir un objet quelconque déposé au sol. Il préféra changer la direction de son regard, puis examina de nouveau cette silhouette animale. Aucun mouvement ne se faisait sentir, et le gris de l'oiseau déteignait sur le gris de l'espace qui l'entourait. Finalement, ce qui constituait la tête de l'animal pivota vers la gauche, puis reprit sa position axiale.

Zélot sortit de sa voiture et claqua sa porte avec précipitation. L'oiseau s'envola. Les pas de Zélot le conduisirent vers l'entrepôt IMC2. Il contourna le bloc architectural vers la gauche en s'engageant sur une pelouse sèche. En s'approchant de la paroi, il observa à travers une baie presque transparente : il distingua une série de rotatives d'imprimerie sans vie.

Il retourna finalement dans sa voiture et attendit. A 23h10 il démarra son véhicule, plaça un volume de fumée dans l'atmosphère, puis circula au pas dans le circuit rectiligne de la ZAC. Il erra, frôlant les bordures de trottoir, tournant son volant avec douceur, naviguant sans relâcher son attention dirigée vers les panoramas commerciaux et leurs enseignes monstrueuses. Certaines étaient illuminées malgré l'heure tardive, d'autres se confondaient avec le ciel noir. Toujours, les pylônes et lignes électriques, dessinaient un réseau aérien en ombre chinoise.

Zélot stationna près de l'entrepôt Turner Club. Il alluma une Fortuna, puis sortit d'une chemise étalée sur le siège avant une feuille A4 recouverte d'annotations : une série de chiffres accompagnés de lettres s'étalaient sur la hauteur du format. Le dernier signe plaçait l'annotation « P21 » en bas de page.

Il soupira, arrêta le moteur et relu l'ensemble de ses notes tout en caressant son volant. La fatigue le gagnait.

La sonnerie SMS de son téléphone mobile retentit en jouant trois tonalités grinçantes. Zélot reprit la route et stationna une nouvelle fois devant l'entrepôt IMC2.

Celui-ci ressemblait à un mausolée en tôle cannelée. Les éclairages révélaient parfaitement sa nature fonctionnelle et géométrique : un gros parallélépipède

blanc contenant des rayonnages qui s'étalaient sur une longueur de 45 mètres. Ces derniers s'organisaient en couloirs étroits qui parcouraient toute la surface de l'entrepôt. Ils permettaient de ranger des milliers de colis de couleur grise mate. Les caméras et systèmes de détections habillaient l'espace avec une extrême discrétion.

Trois bureaux contrôlaient les étalages sur le flanc gauche de l'entrepôt. Dans le premier bureau un employé se leva de sa chaise à nervures flexibles, fit un quart de tour et se dirigea vers la porte ponctuée d'une enseigne lumineuse signalant la sortie. Lorsqu'il ouvrit la porte afin de se diriger vers la voiture de Zélot, la raideur de son corps brisa la solitude de la ZAC. La ligne qu'il traça en traversant la chaussée tranchait l'air froid. Il sortit l'indice de sa poche intérieure et le remit à Zélot qui le rangea mécaniquement dans sa veste. Après avoir salué l'employé, Zélot démarra et disparut. La présence puis l'absence soudaine de sa voiture ne semblaient pas avoir marqué durablement la vie du lieu.

La découverte d'un nouvel indice constituait un module supplémentaire dans la construction de l'Ordre. Les indices formaient à la fois sa structure et son enveloppe, son squelette et sa chair. Une démarche constructive quasi architecturale légitimait ses recherches.

Zélot élaborait cette architecture avec le plus de méthode possible. Il mettait au point des listes d'indices qu'il collectait sur toute la région parisienne. Il s'occupait précisément des indices-images.

En visionnant l'indice sur son écran domestique Zélot aperçut des câbles électriques reliés à des machines électroniques situées en arrière plan de l'image. C'était un film vidéo de 17 secondes, enregistré en plan fixe. Les câbles étaient nets et traversaient l'image verticalement ; les machines quant à elles étaient floues. Un bruit rugueux et sourd émergeait des enceintes et s'adaptait sans mal à la saleté visuelle de l'indice. Il passa en boucle les 17 secondes d'images animées et se laissa aller à une contemplation hypnotique et profonde. Il s'endormit au bout d'un instant en glissant lentement sur son tapis rose et mou qui reçut avec respect son corps relâché et vidé de ses tensions multiples. Son rêve commença par un bruit qui illustrait l'enlèvement de son corps dans une substance organique vivante. L'enlèvement devint une chute qui devint un flottement. Le flottement dura quelques temps pour se métamorphoser en éveil. Les yeux de Zélot s'ouvrirent et fixèrent l'écran qui diffusait inlassablement l'indice-image.

Les 20 indices qui avaient précédés ce dernier, ouvraient une fenêtre sur 20 sabotages, occasionnés dans des centres de production techno-industriels de la région parisienne.

« Mon père était médecin et parcourait les villages isolés de son département à l'aide de sa voiture. Il était engagé dans une mission de « sauvetage » des malades atteints de virus en tout genre aussi bien que touchés par les phobies les plus courantes. Sa vie était une charge contre l'obscurité des maux humains. Cependant, il se confronta à la difficulté d'établir des diagnostics cohérents dans la durée. Il cachait ses inquiétudes par un rythme de travail effréné, rassurait ses patients avec le plus de cœur possible et revenait à la maison épuisé en tenant, la plupart du temps, un discours passionné sur sa journée ou sa nuit d'activité. Il me disait qu'un thérapeute explore les maladies comme un arpenteur jalonne les territoires, en posant ses repères et ses calculs, en traçant ses schémas et en renouvelant la vision que les hommes peuvent avoir d'un terrain, c'est-à-dire d'un corps. Je me rappelle de Monsieur Olivier qui, atteint du virus de *Kyasanur*, était sous l'emprise d'une fièvre menaçante. Il passait ses journées à parler seul face à son écran domestique et ses émissions religieuses où prophètes et prédicateurs barbus gesticulaient afin d'aider le présent à disparaître. Mon père le voyait pratiquement tous les jours malgré la distance qui les séparait. Il assistait à sa transformation psychologique qui le menait aux portes du délire. Monsieur Olivier collectionnait depuis longtemps les images d'animaux rares qu'il rangeait soigneusement dans une boîte en métal gris avec des fiches d'explication. Cette boîte, que j'avais vu de mes propres yeux, me faisait rêver.

Je croie que ma manie des collections vient de là ; une façon de continuer le travail de Monsieur Olivier et par la même de le sauver du délire qui l'a perdu. De cette façon je continuai aussi le travail de mon père. Ma première boîte contenait des images de femmes célèbres, souvent des femmes politiques qui étaient également des stars du cinéma de divertissement. Les images acidulées, roses et jaunes fluorescentes, ressemblaient à un panthéon de déesses –mères, charmeuses et autoritaires à la fois, pilotant l'avenir de notre nation. Il m'arrivait de les accrocher au mur de ma chambre en respectant une disposition rectiligne, et alors, je me laissais aller à les regarder dans leur quantité – laquelle démontrait quelle puissance notre pays pouvait déployer afin d'équilibrer le monde – jusqu'à ce que le sommeil vint m'attraper ou que ma mère – mon unique mère – m'appela du bout du couloir... »

Zélot, allongé sur son lit simple, interrompit sa déclaration tout en appuyant sur la fonction d'arrêt de son chat enregistreur qui avait avalé toutes les paroles de son maître. Celui-ci pouvait les prononcer et les re-prononcer inlassablement. Une grande partie de la vie de Zélot y était dissimulée sous forme de mots distribués selon un flux continu, et s'identifiait à l'âme de ce chat roux, raide et empaillé, une âme dupliquée et greffée mécaniquement sur un animal au corps asséché, aux entrailles arrachées, et aux yeux vitrifiés qui se perdaient dans l'obscurité ambiante. Une âme verbalisée dans un corps rigidifié à jamais.

Ce chat entendait, parlait, répétait et vivait avec Zélot, lequel l'avait acheté une petite fortune il y a quatre ans, à Pékin, alors qu'il visitait la Chine souterraine et ses quartiers de consommation labyrinthiques. Dans un couloir

étroit situé sous le quartier du « Temple of Heaven », une série de boutiques vitrées, éclairées aux néons roses ou jaunes, révélait des étagères sans fin d'animaux domestiques empaillés, disposés en rangées ; « fabuleux élevage d'animaux désincarnés » se disait-il ; lapins, manchots, chiens, otaries, chats, moutons, grenouilles babillaient naturellement, ce qui provoquait un bruit luxuriant dans la galerie marchande. Enlacées jusqu'à former des nœuds sonores de dialectes indiscernables, les conversations allaient bon train. Zélot se souvient qu'il s'était approché d'une de ces boutiques animalières et avait touché du doigt une grenouille empaillée qui discourait sur son rayon, laquelle glissa soudainement, s'étala par terre en couinant misérablement ses paroles enregistrées, roula sous ses pieds et rebondit sur un pilier, pour finalement s'éventrer et se diviser en deux parties parfaitement symétriques. La mécanique enregistreuse, extirpée du ventre de la grenouille, se trémoussait au sol en faisant cliqueter ses morceaux métalliques sous les spots jaunes acides du magasin ; « Quel désastre » s'était écrié Zénot apeuré par tant d'imprévu surgit au sein du mur animalier, qui, spectaculairement aménagé sur toute la longueur du souterrain, s'embrasait de lumières surnaturelles. Etalé lui-même au sol afin de ramasser les fragments de grenouille, rampant péniblement sur les céramiques, il s'était alors trouvé nez à nez avec un chat enregistreur roux, celui qui l'accompagne depuis, nuit et jour ; celui qui renferme des centaines d'heures de ses soliloques autobiographiques ; un chat, SON chat, qui le suivait depuis dans ses enquêtes méthodiques, dans ses voyages suburbains raisonnés.

XXXXXX Avant de faire partie de l'organisation, Zélot avait participé à des interventions avec la Brigade pour l'Unification. Il avait alors 19 ans. C'était une expérience formatrice.

Dans son logement étroit, Zélot racontait à son chat une de ces actions auxquelles il avait participé :

« Nous étions arrivés sur le site administratif de la compagnie pétrolière PPPG, situé en Allemagne, dans la banlieue de Drochtersen. On était quatre opérants, armés minutieusement par les cadres de la brigade. Il était 3 heures du matin et les immeubles en verre du complexe entrepreneurial imposaient leur silence par un écran de certitude efficace et glacée. Les nervures d'un marbre noir poli encadraient l'entrée du bâtiment qui nous faisait face ; nous nous étions postés derrière un bloc de granit brut, une sorte de sculpture ornementale géométrique qui constituait un abri idéal. Ma cagoule en laine irritait la pointe de mes oreilles et mes genoux faiblissaient sous l'effort que la posture accroupie leur imposait ; l'attente fut longue, mais lorsque notre cible apparut en sortant d'un escalier souterrain, une vitalité extrême m'envahit ; le signe de main de notre responsable précéda l'élan du poignet de mon voisin de gauche, qui lança énergiquement un projectile vers l'individu ; celui-ci s'affaissa au sol, et sa tête heurta le rebord en béton de la piste de circulation piétonnière en faisant un bruit creux et sourd qui

résonne encore dans ma tête. Mes coéquipiers étaient des professionnels de l'enlèvement : ils foncèrent vers le corps et l'agrippèrent par les pieds et les aisselles tout en nettoyant la tache de sang gluante ; ils le soulevèrent, raidi par le gaz inhalé instantanément, et l'embarquèrent dans la voiture. Mon excitation était vive et m'empêchait de respirer convenablement. Je suivais les trois autres en tentant de coordonner au maximum mes gestes aux leurs ; mes pieds traînaient sur le sol en gravier qui semblait les tirer irrésistiblement vers le bas.

Après avoir roulé pendant une cinquantaine de minutes, nous débarquâmes dans un champ arasé qui menait à un abri en béton massif, type bunker, mais de petite taille, enfoncé dans le sol, camouflé par des branchages. Le soleil allait bientôt se lever avec un vent frais purificateur. Le corps introduit dans l'abri et disposé sur une table, mes compagnons relâchèrent leurs membres ; Un des leurs souleva la veste de notre homme et enfonça, sous l'extrémité basse du sternum, une pointe épaisse en métal, d'un centimètre de long, et la martela à l'aide d'un outil chirurgical jusqu'à ce qu'elle disparaisse sous la peau. Le corps manifesta des sautilllements chaotiques mais ne réussit pas à sortir de son état passif.

Un des militants m'expliqua que la capsule renfermait une prière numérique, une sorte d'incantation révolutionnaire, adaptée à la « procédure d'effacement » qu'allait subir le haut responsable de la compagnie PPPG.

XX

L'individu que nous avons kidnappé vivait ses dernières heures sur terre.

Je restai dehors, caché derrière des buissons, à regarder le soleil se lever, pendant que mes amis malmenaient l'homme paralysé pour les besoins de la révolution sociale annoncée. Par moments, une lumière crépitante jaune et verte se dégageait de l'abri en laissant une odeur de roussi, laquelle était accompagnée de vapeurs verdâtres qui embaumaient insidieusement mon corps.»

Zélot interrompit son monologue pour se servir un verre d'eau fraîche. Le chat avait écouté sagement son récit, prêt à reprendre l'enregistrement si son maître le désirait.

La zone pavillonnaire que Juan et Zelot traversaient, fut assaillie sur les cotés de la voie routière, d'icônes animées, formant un étroit couloir de circulation. Des motos enfourchées par des hommes et des femmes semi nus, paradaient sur les surfaces publicitaires, tout en lançant des appels vrombissants, chargés de sensualité immatérielle, vers des paysages reculés à la luminosité rafraîchissante qui détrônait le soleil. Celui-ci se dissimulait derrière des zones nuageuses tièdes et moites.

Il avait relevé 150 Ruines-événements, qui avaient eus lieux sur des îles, parsemées aux quatre coins du globe terrestre, sur une durée de 24 heures. Emeutes, attentats, enlèvements, sabotages, sacrifices étaient répertoriés dans ce document intitulé PERFORMANCES INSULAIRES VI ; les horaires exacts

d'émergence de ces manifestations étaient reportés sur chaque ligne, avec les localisations précises. Lors de la présentation officielle de son travail, devant l'ensemble des ultimistes, Juan en fit une lecture monocorde solennelle. Son énumération avait commencé par La Guinée équatoriale et ses îles de Bioko, Corisco, Elobey Chico, Fernando Po ; elle avait poursuivi avec l'Égypte et ses îles de Gifatin, Qeism, Tawila ; puis elle parcourut l'Océan indien et sa baie du Bengale, l'Océan Pacifique, l'Océan Arctique, pour finir avec l'Océan Antarctique. La dernière île citée fut l'île de Bowman : la ville climatisée construite sur la zone de Marie Byrd Land avait été assaillie par des travailleurs clandestins argentins, d'une moyenne d'âge de 17 ans, briseurs de glace, traceurs de pistes et constructeurs de zones à air conditionné, armés d'outils, qui mutilèrent les citadins sans retenue. La répression par les troupes armées de l'île de Black, fut expéditive.

Juan et Zélot roulaient au ralenti. Le temps défilait, pendant que l'espace se figeait, encombré par la masse des voitures qui rentraient sur Paris. Le réseau culturel des autoroutes européennes leur avait proposé de participer à un jeu ethno-musical de reconnaissance des styles.

L'autoroute défilait le long de la voiture et les éclairages de nuit créaient des lignes aériennes continues ou interrompues. Des panneaux lumineux indiquaient régulièrement les sites historiques incontournables - églises, châteaux, domaines, granges...- sous forme d'icônes schématisées qui se succédaient sur environ 300 mètres, pendant que l'écran de Zélot affichait un spot touristique décrivant les caractéristiques du lieu à visiter. Différents réseaux touristiques étaient alors proposés au conducteur, qui devait, s'il le désirait, choisir son profil : un réseau de visiteurs au potentiel culturel « fort », un réseau de visiteurs attaché à la « praxis » culturelle –une mise en œuvre active des connaissances par l'intermédiaire de jeux de rôles-, et un réseau plus orienté vers l'enfance et l'attraction ludique. Ainsi le touriste pouvait s'insérer dans un contexte de visite adapté, accompagné de services complets.

Zélot poursuivait sa route vers les cités du nord où l'attendait Marie, une très jeune collectrice de données. Il l'a connaissait bien, l'ayant lui-même formé il y a un an. Sa volonté d'apprendre et son militantisme forcené l'avaient fortement impressionné. Elle faisait partie de cette catégorie de personne qui est incapable de modérer son investissement, privilège des personnalités fortes. Il s'était pris d'amitié pour elle ; sa spontanéité le charmait.

Engagé dans une aire de stationnement classée catégorie B dite « privilège », Zélot enfoua sa voiture dans une case translucide afin de se reposer quelques heures. Une douce musique baroque – il reconnut immédiatement l'Orphéo de Monteverdi- se déclencha pendant qu'il allumait une cigarette.

Des voix portaient au dehors, des chuchotements, pendant que des ombres longeaient son abri. Une d'entre elles avait le dos courbé comme affairé à placer quelque chose au sol. Instinctivement, Zélot fit tourner le moteur de sa voiture et

la sortit du box ; les silhouettes avaient disparues. Il longea la série de boîtes équipées sur environ 200 mètres et inspecta les chemins de circulations piétonnes, sans pouvoir remarquer qui que ce soit. Inquiet, il se lança vers le parcours fléché menant à la sortie et poursuivit son chemin autoroutier. Après quelques minutes, il lui semblait qu'une voiture blanche le suivait. Mais il n'en était pas certain. Puis plus rien ; la voiture avait disparu.

Deux heures étaient passées et le soleil commençait à sortir de sa cachette. Il appela Marie avec son mobile.

-Allo.... Oui, c'est moi.

-Bien. Je suis au point de rendez vous, dit Marie.

-J'arrive dans 15 minutes.

-D'accord... à tout de suite.

Arrivé devant le solarium de Roubaix, place des trois frères, Zelot inspecta les alentours sans remarquer de silhouette féminine. La place était large et vide, dallée et cernée de murets en béton, teintés en rose orangé. Le solarium dressait ses parois de verres, remarquables par leurs tailles, face à une série d'arcades en briques. Le soleil montait et le sol blanchissait à vue d'œil.

Il attendit, coincé dans sa voiture, et appela de nouveau Marie, laquelle ne répondit pas. Il ne laissa pas de message. **Deux hommes sortirent d'une** voiture à l'autre bout de la place, enfilèrent leur manteau d'hiver, hésitèrent puis rentrèrent dans leur voiture. Celle-ci démarra et Zelot les imita, puis les croisa. Les deux voitures s'arrêtèrent, côte à côte. Une très jeune fille, Marie, sortit de la banquette arrière. Elle le dévisagea, figea son regard dans le sien, et s'approcha pour l'agripper chaleureusement en reposant sa tête sur son épaule. Zélot en fit autant et laissa ses mains ceinturer la taille de Marie

ses yeux restaient collés sur celui de Marie, et que celle-ci commençait à gesticuler tout en chuchotant des phrases qu'il n'arrivait pas vraiment à entendre. Puis, avec un peu plus d'effort de sa part, il comprit qu'il devait la suivre vers une destination

Il remonta dans sa voiture et suivit la Honda de Marie et ses auxiliaires. Il vérifia que son chat était toujours présent sur le sol de la place avant droite, et, rassuré, le tapota chaleureusement du bout des doigts.

Les zones que les deux voitures traversaient étaient lugubres et poussiéreuses, les rues étroites et serpentineuses ; un enchaînement de chicanes ralentissait sans cesse la course. Ils entraient progressivement dans les camps d'hébergement provisoires de Villeneuve d'Ascq, lesquels menaient, au nord, vers les bidonvilles classés deux étoiles munis de services d'entretien et d'hygiène, et proposant un loyer dit « raisonné ».

Les tons des baraquements alternaient entre les ocres-bruns et les gris matinaux, encore baignés dans la lumière des lanternes à gaz ; une sorte d'atmosphère cendrée pesait sur le paysage. Zelot reconnut un ancien centre de

tri postal, réputé dans les livres d'histoire de l'architecture pour sa pureté organique colossale, mais qui était maintenant recouvert d'un épais manteau de pollution. Des antennes parsemaient toute la surface de sa coque. Des ombres commençaient à circuler lentement dans les rues, des gamins s'éveillaient en traînant leurs jambes, d'autres commençaient déjà à creuser des trous dans le sol avec des outils en nickel-titane récupérés dans les déchetteries des usines de la région. Le soleil levant ne perceait que difficilement l'air qui devenait étouffant et froid à la fois.

Zélot se laissait mené par le cheminement de Marie. Le sol était boueux et tachait les côtés de sa voiture. Le bidonville B04 fut traversé, puis le B05, le B06, et ils arrivèrent dans une zone semi pavillonnaire goudronnée appelée « cité du présent », bordé par 5 kilomètres de baraquements. Après quelques minutes de progression, ils s'arrêtèrent sous un porche en tôle. Marie fit un geste à Zélot ; il la rejoigna dans sa Honda.

XX

Zélot frissonna et comprit que le *Mi'râj* -le mouvement de l'*Assomption Céleste*- tenait les rênes. Cet Ordre armé bataille pour l'accès à un monde invisible, dissimulé derrière le monde visible dans lequel nous vivons. Zélot se rappelait de leur devise, « rendre visible l'invisible ». Et ceci depuis que le Prince Ferdinand déclara, il y a deux siècles au moins, vouloir mener un combat acharné contre le réel et ses apparences techno-sociales, avec, sous le bras, le *Livre du voyage spirituel*. Récupérer et retraduit par le *Mi'râj*, cet antique ouvrage soufi était devenu un mode d'emploi révolutionnaire. L'extinction volontaire de l'organisme social, associée à la dégénérescence irréversible de ce même organisme, mènerai, selon le *Mi'râj*, à l'essence du monde invisible ; à la visibilité de la puissance cachée de l'invisible...

Une fourgonnette stationna non loin de la voiture. Zélot dut s'y installer sous les injonctions pressentes de Hugo et Raoul, aux côtés de trois autres passagers et un homme d'arme. Un chien sans race, la tête baissée, arpentait le périmètre de stationnement en reniflant les détritrus étalés sur le sol terreux; après dix minutes d'attente le véhicule démarra silencieusement.

Le voyage était long. Les voies rapides laissèrent progressivement la place à des chemins plus tortueux. Les paysages alternèrent alors entre des routes goudronnées bordées d'arbres effeuillés et des pistes de terre qui zigzaguaient entre des petits bosquets surplombés d'énormes nuages gris. Des sols terreux couverts de mauvaises herbes s'étalaient à perte de vue. Zélot n'arrivait pas à distinguer de panneaux routiers qui auraient pu l'informer sur la destination précise de la fourgonnette. L'homme armé était muet comme une pierre et les autres voyageurs ne semblaient pas vouloir sortir de leur état d'abrutissement vraisemblablement contagieux. Quelques villages cadençaient la route, mais ne proposaient pas mieux qu'une atmosphère dépeuplée. La chute démographique

propre à certaines régions du nord avait atteint un stade inquiétant. Les rares personnes que Zélot remarquait sur les bords de route n'avaient pas d'âge et vivaient sans doute en autarcie complète. C'étaient des contrées que les urbains refusaient de traverser apeurés par leur indigence extrême. Une sorte d'exécration s'en était emparé, au point que la vie – aussi bien humaine, animale que végétale – n'y avait plus aucune raison d'être. Une zone étrange, une sorte de négatif du monde urbanisé où plus personne n'osait entreprendre quoi que ce soit.

A l'avant de la fourgonnette plus un arbre ni une herbe n'apparaissait, plus une ombre pour rythmer le sol.

La lecture du livre « Fragments d'un monde éteint » rendait Marie étrangement silencieuse, presque aphasique. Ces derniers jours, elle se plongeait sans recul dans les explications relatant la vie de ces gens « congelés » perdus dans les rues étroites de Old Delhi. L'espèce humaine avait enfanté, selon l'auteur, une génération d'hommes sans sentiments, sans émotions, incapables de produire un succédané de chaleur ou de tendresse. Marie essayait de comprendre dans les récits de Anita Deïsanour la vraie nature de ce nouvel être humain ; assise au fond de la voiture conduite par Hugo, elle lisait, aidée de sa lampe frontale, un passage particulièrement disert. <elle en fit le récit à Zélot :

« Des élites politiques préparaient des groupes d'initiés aux « congélations collectives » ; une série d'actes répétés, monotones, presque mécaniques, amenaient les uns et les autres à un état de réfrigération mentale extrême ; ainsi, leurs passions disparaissaient, leur sens de l'amitié ou de la pitié s'éteignait, et ne restait qu'un esprit pur et froid, détaché, insensible. Ces groupes constituaient un renouveau de l'homme, préparé à répondre aux attentes d'une population en perte de repère. Selon les historiens, ils débarquèrent donc dans les quartiers commerciaux de Old Delhi où des masses humaines se laissèrent contaminer par leur idéaux. Ils préparèrent l'opinion à la nécessité d'écraser le régime théocratique par la force de l'apathie. Toute compassion était bannie, toute sympathie individuelle ou collective se trouvait exclue ; seule devait agir la force froide d'un esprit froid.

En premier lieu ils s'attaquèrent au sentiment religieux si tenace dans l'Inde archaïque : Un matin, une armée de « congelés » s'infiltra dans la mosquée de Old Delhi. Un porte voix hurla en anglais ces paroles qui marquèrent l'histoire du pays : « détruire les minarets de la passion divine, démolir la passion de la beauté abstraite, écraser les qualités du sentiments religieux... frappez de toutes vos forces brutes vers les foules aimantes ; aucune miséricorde, aucune bonté n'est acceptable ! Aucun amour ne doit résister à la congélation... ».

Ces paroles furent suivies d'un massacre sans précédent ; les fidèles, atterrés par ce déferlement de violence, se laissèrent piétiner en s'aplatissant ventre contre terre, face aux tombeaux des différents prophètes. Des têtes furent arrachées, des langues sectionnées, des œsophages brûlés.

Dans la foulée, une vague de « congélation » s'empara d'établissements de divertissement populaire, lieux de passion pour le jeu ; des adeptes des distractions médiatisées, enserrés dans leurs combinaisons de chevalier, de prince chinois ou de G.I., se contorsionnèrent sous les impacts mortels d'armes radioactives. Des milliers de personnes périrent sous d'atroces souffrances. Des images vidéo sont là pour en témoigner. Mais le plus étrange, c'est que la population accepta et encouragea les massacres, participa même à son déroulement, prête à empaler un voisin ou un frère. Cela faisait parti de l'état d'esprit congélatif. Une façon d'annuler les bases du « vivre ensemble » et de faire agir le penchant collectif pour l'autodestruction.

Des foules entourèrent la ville de Ahmedabad ; un gigantesque mur humain, armé de torches, cibra les quartiers chrétiens, musulmans, hindous et sikhs ; ils incendièrent leurs maisons, pourchassèrent les fuyards dans les rues, et répandirent de la chaux dans les rues. Un manteau blanc poudreux avait alors transformé la ville en cimetière lumineux. Pour ces gens, la chaux symbolisait un renouveau, une remise à neuf. En tout, il y eu 2600 morts dans la ville. Et les habitants ayant survécu devinrent à leur tour des congelés.

Voici le récit d'un survivant de ces journées sanglantes : « un homme, dénommé Nimrod, appartenant à la Ligue Franche avait diffusé des discours-virus exhortant la foule à partir à la chasse aux croyants dans tous les recoins de la ville d'Ahmedabad. Ces virus informationnels s'inséraient dans les réseaux médiatiques courants sous forme de jingles instantanés coincés entre deux publicités pour les cosmétiques. Ces jingles, accompagnés de musiques, gonflaient progressivement en intensité et en durée, puis s'emparaient des pages d'information nationales pour les infiltrer. Ainsi, la « congélation » des consciences s'opérait par le biais d'une stratégie de contamination médiatique. L'écoute de ces messages provoquait immédiatement des symptômes. Nous voyions apparaître des tumeurs cérébrales chez les contaminés.

Mon frère fut pris d'un mal de tête éprouvant, et, lorsque sa fureur anti-religieuse fut à son paroxysme, le volume de sa boîte crânienne augmenta sous la pression de tumeurs et de métastases cérébrales. Il participa aux lynchages.

Enfin, en l'espace de deux jours, furie et panique s'emparèrent des habitants. La « congélation » des consciences se fit principalement chez les jeunes intouchables et les communautés tribales, particulièrement vulnérables aux virus. Embrasement de la cité et chasses à l'homme dans ses ruelles commencèrent ; les policiers furent complices par leur passivité, voir leurs encouragements, face aux massacres. »

Marie ferma son livre et se mit à ricaner nerveusement.

- Marie ? **demandà Hugo** au volant. Qu'as-tu ?

- Qui est vraiment congelé ? répondit-elle. La congélation est de leur côté ou du nôtre ?

- Quoi ? Je ne comprends pas ? Où veux-tu en venir ? Enchaîna **Hugo**.

Marie ne répondit pas. Elle regardait ses yeux dans le rétroviseur central. Puis elle demanda à Raoul, d'un ton calme :

- Bon. Tu as bien tout chargé dans le coffre ?

- Tout, répondit Raoul.

- Je fais mes 16 ans ? Lui demanda-t-elle en plaquant ses cheveux courts en arrières ?

- Difficile à dire.

La voiture ralentit, un policier la stoppa ; trois femmes militaires, attendaient en braquant leur armes acoustiques vers elle ; Le policier regarda les trois passagers puis fit un geste les exhortant à reprendre la route.

La partie sud-ouest du technoparc donnait sur la rue Charles-Edouard Jeanneret dit Le Corbusier qui se transformait en rue Pascal. Cette dernière contournait une série de quinze stades de foot puis un grand ensemble pour déboucher sur la double barre d'immeuble « Alexandrie ». Il s'agissait de repérer discrètement les allées et venues autour, et dans le bâtiment. **Il nous fallait** surveiller ses entrées A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N ; mais aussi les accès extérieurs qui menaient aux couloirs de circulation climatisés lesquels couraient le long des façades à la façon d'une longue chenille désarticulée. Deux barres d'immeuble se croisaient en leur centre ; chacune comprenait 520 logements réhabilités en barre de 850 logements ; greffés comme des petites capsules transparentes, les 330 logements supplémentaires ponctuaient hasardeusement l'ensemble des façades. Les 66 étages, répartis sur les 2000 m de longueur de chaque bâtiment, dépassaient largement les hauteurs des architectures voisines.

Y entrer incognito était assez simple. Y circuler dans le but de trouver des signes qui pouvaient nous mener au Nouvel Ordre, l'était moins. Vêtus de combinaisons d'électronicien en nylon épais noirs, **nous arpentâmes, Bilal, Raoul et moi**, de longs couloirs pendant presque deux jours. Nous fouillâmes tout : cagibis, locaux à poussettes, couloirs intérieurs, couloirs rampant extérieurs, couloirs de connexion entre secteurs, couloir de circulation inter-immeuble, réseaux d'escaliers mécaniques, cages d'ascenseur... Rien ne se présentait à nous. Les gens que nous croisions passaient sans nous voir, et disparaissaient dans l'enchaînement infini des espaces effilés. Une soufflerie animait la fuite des parois en faisant vibrer insensiblement notre ouïe, laquelle se perdait dans des sons banals, constants, et inquiétants, de par leur résonance. Nous marchions vers les parois vitrées qui nous faisaient remarquer que les parcours en ligne droite peuvent finir sur le vide. Et nous nous arrêtons, admirant l'étendue des bâtiments voisins qui dessinaient des I, des L ou bien des H, posés parallèlement ou orthogonalement sur le sol. L'arrangement des arbres, traits en pointillés qui accompagnaient les fuyantes architecturales ; le fléchissement des routes aux lignes mêlées qui éraillaient le sol ; les carrefours, les stades, les parkings, les terrains de jeux sableux, les étendues de pelouse écornées... Une mosaïque du

territoire qui s'agençait par le dessin précis, mais éclaté, de parcelles géographiques précaires.

A force de marcher, nous perdîmes finalement le sens de notre recherche, le but de notre expédition. Progressivement, nous étions devenus des sortes d'insectes, avançant pour avancer, heurtant les cloisons et repartant dans une course ralentie par la fatigue.

Pourquoi la secte du Nouvel Ordre avait-elle choisit cet espace fade et neutre ? S'y était-elle vraiment installée ? Aucune trace, aucun détail jurant avec l'environnement lisse ne le garantissait.

Enfin, les caves, que nous ouvrîmes sans mal grâce à la dextérité manuelle de Raoul, nous offrit un labyrinthe souterrain orthogonal réparti sur Trois niveaux. Des galeries aux murs en béton nu s'enchaînaient. Les boîtes numérotées guidaient nos instincts d'animaux en chasse, odorat et ouïe en éveil. Le moindre frottement faisait frémir notre épiderme, et dirigeait nos capteurs sensoriels vers ces signes tant convoités.

Enfin, nous trouvons quelque chose. Du côté de la chaufferie N° 3. 2^{ème} sous sol. Bilal ramasse une petite gélule bleue et rose. Je leur propose d'essayer d'ouvrir la porte en bois massif située en face de la chaufferie. Dessus, aucun numéro. Par contre les serrures sont démultipliées. Raoul tâte la porte, observe son cadre, glisse ses instruments entre la porte et le mur. Le bois est trop épais et les verrous trop nombreux.

Nous décidons alors de rester cachés dans le secteur et d'attendre. A tour de rôle, nous guetons les bruits, dissimulés dans un couloir situé à une vingtaine de mètres de la porte inviolable. Au bout d'une heure et demi des bruits de serrures se manifestent et trois hommes sortent du lieu. Ils referment et partent. Nous ne savons que faire. Nous attendons.

Bilal, éreinté par ces deux journées et deux nuits de marche ininterrompue, sortit afin de se faire remplacer par Marie. Peu après son arrivée, le local supposé du Nouvel Ordre fut le théâtre d'un va et vient permanent. Des bruits de serrures, des voix éteintes et secrètes, des frottements, des entrées, des sorties, puis divers bruits de circulation plus dense dans les couloirs... Nous nous réfugiâmes dans une grande niche éloignée. Au bout d'un certain temps nous remarquâmes que les couloirs commençaient à se remplir d'une foule qui engorgeait la circulation et qui attendait d'entrer dans la cave clandestine. C'était le moment de s'y mêler. Un tel esprit de fraternité régnait dans l'assemblée que l'entrée se fit naturellement, sans obstacle. »

Dans l'enceinte de la cave clandestine d'une barre d'immeuble située dans le haut Poissy, un public agité attendait le début d'une allocution programmée pour 17 heures. Il était 17h35 et la foule s'impatientait. L'espace n'était pas très grand, environ 60 m², remplis à bloc. Une dizaine de torches électriques pendaient le long des murs, et, entre chacune, étaient accrochées des bannières en soie rose. En leur milieu, des emblèmes y étaient brodés avec une grande minutie. Certaines

trophonius 25/1/09 23:55

Commentaire: GELULE

Temps : présent

personnes restaient sagement debout, les yeux dirigés vers un podium de fortune sur lequel un micro était posé au bout d'un pied. Des petits groupes éparpillés bavardaient : ils semblaient s'entretenir de choses importantes tout en faisant attention de ne pas être écouté par les autres groupes avoisinants. Cependant, certains mots étaient prononcés avec beaucoup de clarté : « piège », « combat », « armes ». Un léger brouhaha couvrait le reste des conversations éclatées. A l'extérieur de l'immeuble, des vigiles en civil quadrillaient le quartier afin de prévenir toute présence nuisible au bon déroulement de la rencontre.

trophonus 25/1/09 23:56
Commentaire: piège

Vers 17h55, une Wolswagen beige ancien modèle, se gara dans une place située en face de l'entrée menant à la cave. Trois jeunes femmes, habillées de vêtements particulièrement communs, en descendirent, entourées de vigiles, et entrèrent rapidement dans le bâtiment. A l'intérieur, le brouhaha s'amplifia ; des petits cris rythmés accompagnèrent leur arrivée et une grande clameur envahit la foule lorsqu'elles grimpèrent sur le podium. Un homme de la sécurité intervint afin de calmer l'assistance en rappelant que le secret relevait du sacerdoce, et la discipline du combat d'avant-garde. Il incitait chacun à garder cela à l'esprit. Le silence s'étant installé dans l'enceinte, l'une des jeunes filles - *l'initiatrice* - s'approcha du micro et dit d'une voix calme et douce :

XX

Marie, entourée d'Hugo et Raoul, se tenait à quelques mètres du podium ; elle serrait nerveusement ses gants derrière son dos ; son regard était enflammé par la vue du visage de la locutrice. Hugo lui chuchota à l'oreille :

- Elle n'est pas très grande, mais sa force est dans son visage. Sa maigreur dégage une puissance... Elle est étrangement maigre... Une certaine beauté, mais abîmée par je ne sais quoi...

- Son ascétisme, répondit Hugo en murmurant. Les deux autres ont le même regard qu'elle. Vide, creux, transparent...

La fin de la chanson avait mis l'assemblée dans une phase silencieuse. Les têtes se baissaient, les regards fuyaient. La respiration de *l'initiatrice* était amplifiée par le micro.

Marie remarqua l'attitude étrange d'un homme placé à ses côtés. Il tenait dans sa main gauche un mini écran et semblait l'embrasser tout lui chuchotant des paroles secrètes. Elle reconnue sur l'écran le visage animé de Isthe. L'homme la touchait du bout de ses doigts épais et fermait les yeux quant il l'approchait de sa bouche. Des larmes coulaient le long de ses joues et se déposaient sur l'image de Isthe.

trophonus 25/1/09 23:58
Commentaire: iconophilie

Tout à coup, Marie se sentit étrangement nerveuse. Elle trépigna, et sursauta ;

-Marie ? Chuchota Hugo. Reste tranquille. Te fait pas remarquer !

- Mes nerfs me lâche... Hugo !

- Quoi ? Ce n'est pas le moment ! Va aux toilettes, détend toi.

- Je ne peux pas me contrôler ! Hugo ! Aide moi !

Les personnes qui les entouraient commencèrent à les regarder avec méfiance. Hugo et Raoul ne savaient que faire. Ils hésitaient à soutenir Marie ou bien à s'éloigner d'elle.

Puis, elle fut prise de secousses corporelles frénétiques, répétitives. Ses épaules bougèrent de haut en bas avec un rythme de plus en plus rapide. Ses genoux balancèrent pendant que ses bras recevaient des vibrations jusqu'aux doigts, et sa tête se planta avec une raideur implacable sur son cou contracté. Les ébranlements se firent plus emportés. Marie sautilla comme un marteau piqueur. Le public la regardait sans intervenir, stupéfait ; seul Hugo tentait de la maintenir afin qu'elle ne s'effondre pas. Alors qu'un cercle s'était formé autour d'elle, deux agents de sécurité intervinrent, lui lièrent les bras le long du corps à l'aide de ceintures de cordes, et la bâillonnèrent afin de l'empêcher de pousser des cris qui devenaient de plus en plus perçants. Des meuglements saccadés traversaient le chiffon coincé dans sa bouche. Les agents recevaient les tremblements persistant comme des décharges électriques.

- Par là, par là, cria un troisième agent situé dans le couloir qui longeait la salle souterraine. Evacuez la !

- Il faut garder votre calme, dit Amarra d'une voix douce, dans son micro. Notre sœur perd son sang froid. Il faut se calmer...

Les gens devinrent agités ; les murmures se transformèrent en discussions inquiètes et bruyantes. L'événement provoqué par Marie avait mis l'assistance en état d'alerte : l'espace clôt bouillonnait.

Amarra continua à parler, hésitante :

- Restez calme... Elle s'en sortira. Ce n'est rien...

Visiblement la méfiance s'était emparée de la salle.

Marie, portée par les agents dans le couloir du fond, tentait de projeter son corps contre les murs et pliait son buste en le cassant violement vers l'avant. On la transporta dans une pièce voisine. On la plaqua au sol en maintenant fermement ses bras et ses jambes. Marie tendait et fléchissait durement son corps au point que les agents, agenouillés au dessus d'elle, avaient du mal à stabiliser leur position. L'un d'eux questionna du regard Erra qui venait d'entrer dans la pièce. La jeune femme attrapa les cheveux de Marie et enfonça son regard dans le sien :

Marie, bloquée à terre, avait les yeux exorbités. Seule sa respiration fragmentée habitait la pièce.

Hugo et Raoul étaient restés mêlés à la foule, dans la salle d'assemblée. Ils ressentaient une peur qui les empêchait de se mouvoir et de prendre une quelconque décision. Raoul dit :

- Il faut partir. Hugo ?

Hugo était consterné. Il regardait les bouts de ses baskets noires adidas, et tenait ses poings fermés.

- On doit partir. Je me sens mal. Rien n'est normal dans ce qui vient d'arriver... Hugo ?! Elle a disjoncté !

- Je vois... répondit ce dernier.

- On y va.

Raoul prit Hugo par les épaules et le soutint vers la porte de sortie.

La porte de la pièce du fond était verrouillée afin d'éviter les intrusions voyeuristes. Erra contemplait Marie qui avait relâché ses muscles. La peur était encore inscrite sur son visage. Soudain, la blancheur de sa peau se fit presque transparente, ses veines apparurent en formant un filet noir au niveau de ses mains, de ses chevilles découvertes, de son visage, et sa bouche s'entrouvrit pour laisser apparaître des filets de bave. Un souffle de vapeur en sortit. Ses yeux s'éteignirent.

-Qui est-elle ? demanda Erra. Vous la connaissez ?

Les deux agents agenouillés près de Marie répondirent par la négative.

-Faites disparaître son corps. Avant, fouillez ses poches ; auscultez ses orifices. Voyez si rien n'a été dissimulé.

Erra souleva les manches de la veste de Marie : les filets sanguins s'étaient transformés en larges surfaces noires qui s'étaient rapidement sous son épiderme.

La nuit régnait sur les grands ensembles de Poissy. Les flux nuageux couvraient le ciel légèrement éclairé par une lune blanche et ronde. Se répercutaient, alignés, le long des immenses bâtiments gris comblés de capsules, une série de luminaires sphériques blancs.

Au moment où Hugo et Raoul atteignirent la voiture, **un agent de sécurité du *Nouvel Ordre*** vint à leur rencontre et les interpella :

- Pourquoi partez vous au milieu de la rencontre ? Je vous ai vu avec cette fille. Vos papiers et références !

Les deux fugitifs fouillèrent dans leurs poches et sortirent chacun une carte officielle de citoyen de la république française. Des faux noms y étaient inscrits. L'agent appliqua dessus un lecteur laser. Raoul parla :

- C'est l'urgence qui nous presse. La cause... On veut...

Un bip coupa son explication, l'agent lut un message électronique sur son lecteur. Il appuya sur une fonction d'appel. Puis il dit :

- Attendez.

- Je n'attends pas monsieur, répondit Hugo, tout en fonçant, sûr de lui, vers le coffre de sa voiture.

- Qui êtes vous ? demanda l'agent prêt à extirper son arme de sa poche intérieure, tout en manipulant son outil électronique.

Hugo introduisit sa clef dans la serrure du coffre.

En ouvrant **le coffre** de sa voiture, Hugo dévoilait à l'agent de sécurité de la secte un ensemble d'armes de tirs alignées, et classées selon un ordre de taille croissant. A peine l'agent eut le temps d'inspirer, qu'Hugo braqua un fusil d'assaut F2230 au niveau de ses intestins. Un bruit sourd retentit et les organes digestifs de l'agent explosèrent comme mille particules alvéolées se propageant

dans l'atmosphère. Des giclures pourpres arrosèrent l'anorak de ski bleu de Hugo et souillèrent le chrome de sa voiture. Raoul, sur l'instant, ne comprit pas cet enchaînement d'actes vifs, et s'exposa ainsi à une balle de petit calibre, chargée de tungstène, qui lui pulvérisa le haut de la nuque, au niveau de l'occipital. Le temporal ainsi que le conduit auditif externe éclatèrent, et le frontal fut propulsé en avant pour venir percuter le pare choc de la voiture. Hugo était déjà face au volant lorsqu'une série de coups de feu toucha la carrosserie brillante immaculée ; il fit une marche arrière zélée, admira son rétroviseur central dans lequel s'agitaient des ombres floues, et entama une fuite en avant périlleuse mais adroite ; une dizaine d'hommes armés courait vers lui pour finalement abandonner une course impossible. La voiture sortit par la porte Est du parking.

Vers 22 heures, l'ensemble du secteur de la **cité *Alexandrie*** retrouva son calme, les adeptes du Nouvel Ordre s'étant immédiatement dispersés après les heurts.

Amarra, l'initiatrice, accompagnée d'Erra et de Mira, ses subordonnées, avait déplacé le corps de Marie dans un pavillon appartenant à la communauté, dans le village de Guernes près de Mantes la Jolie. Morin auscultait l'enveloppe charnelle de Marie, étudiant la transformation de l'épiderme en plaques sanguines noires.

« Il s'agit d'un dérèglement généralisé du système sanguin, de ses vaisseaux et veines ; le réseau vasculaire a subi un bouleversement radical, comme une sorte de fragmentation ou bien de dissolution de toutes ses parois soumises à l'action indubitable d'un agent chimique ou physique. Il m'est difficile de comprendre le mécanisme exact, mais il se pourrait qu'un poison **lui ait été** administré ». Amarra regardait le corps nu de Marie, étalé sur le dos, ses épaules fragiles, son pubis rasé et les nombreuses petites entailles que Morin, médecin et membre du Nouvel Ordre, avait pratiqué. Ses seins flottaient sur l'épiderme assombri par le sang déployé dans la zone dermique. « Il me reste à observer un organe interne et à repérer, dans la limite de mes compétences, quel est cet agent ». Les instruments chirurgicaux reposaient sur une petite table haute, aux côtés de Marie. Amarra aidait Morin à préparer son intervention.

Pendant ce temps, Mira et Erra prenaient des postures de yoga acrobatique dans la salle de méditation au premier étage du pavillon. Leurs poumons s'emplissaient d'oxygène puis se vidaient en suivant un rythme régulier. Les immenses baies vitrées de la salle ouvraient sur une campagne givrée, baignée d'une lumière froide et matinale.

Dans les différents espaces du pavillon, deux vigiles engagés par le Nouvel Ordre circulaient en observant attentivement l'environnement dans sa globalité.

Près du corps de Marie, Amarra dit d'un ton exaspéré :

- Quel pays ! Cela fait cinq jours que je suis en France, et je ressens déjà une grande lassitude. Cette contrée est trop accidentée. Rien ne peut s'y dérouler sans une dose allopathique de confusion !

Morin entraînait avec soin ses pinces chirurgicales en **inox** sous le sternum du cadavre de Marie. Ses gestes étaient précis, mais lents. Il s'adressa à Amarra :

- Je ne suis pas assez expérimenté pour être sûr du résultat. Mais bon, elle ne vit plus, ça ne la dérangera pas !

Amarra poursuivit :

- Hier, face aux adeptes européens, je pensai à moi, et non pas à eux... je n'arrivais pas à me détacher de mon image. Et pourtant je les voyais, attentifs, prêts à méditer sur la trace vivante d'Isthe !

- Vous étiez très bien. Je vous assure... Putain de Cardia ! J'ai du mal... Ah ! Vous pouvez tenir la pince ? Voilà, comme ça.
- Non, je n'étais pas vraiment là. Mais c'est sans importance. Où est mon icône ?
- Tenez toujours la pince ! dit Morin inquiet.
- J'ai dû la laisser en haut.
- Après, j'ai besoin de vous !
- Oui après.
- Tenez la verticalement. Bien. Maintenant passez moi les ciseaux.
- Les petits ?
- Les longs et fins. Voilà.
- Vous voyez quelque chose ? demanda Amarra.
- Pas pour le moment. Je vais maintenant placer un tuteur pour maintenir le viscère...
- Mon icône doit s'inquiéter.
- Allez ! s'exclama t-il. Allez la chercher, je continue seul.

La soirée s'annonçait douce, la pénombre s'installant lentement dans les pièces meublées néo-empire où régnait un silence certain. En haut, Mira et Erra respiraient avec méthode, et Amarra conversait avec son icône électronique dans la chambre attenante. Sur l'écran, différents visages sombres s'y affichaient sans réellement bouger, mais plutôt en fusionnant les uns sur les autres en manière de *morphing*.

Avant de se rendre à la médiathèque, Koeline décida de faire des longueurs dans la piscine municipale de Conflant. Sous l'architecture-bulle, l'eau était d'une température anormalement élevée ; Koeline profitait de cette moiteur aseptisée en relâchant son corps, étendu sur le dos, les bras placés en croix et les pieds s'immergeant partiellement sous l'eau et ses ondulations. Les parois translucides de la bulle étaient usés par le temps, ce qui nuisait au climat lumineux et épuré de l'espace de relaxation aquatique. Après avoir tenu cette pose pendant dix minutes, Koeline se tourna afin d'entamer une série de longueurs en nageant le crawl, et ceci en évacuant toutes ses pensées liées aux événements récents. Elle s'efforçait de tenir son visage dans une expression neutre, une expression d'indifférence, malgré l'effort progressif que demandaient l'exercice physique et les mouvements permanents que sa tête effectuait. Ses yeux fixaient la bande blanche, posée au fond du bassin, qui semblait étirer son corps dans le sens de sa longueur ; Cette raideur longiligne l'aidait à pénétrer la surface de l'eau.

Après s'être séchée et habillée, elle sortit de la piscine et dirigea son corps engourdi, attaqué par le froid, vers sa voiture. Une fois la portière fermée, la mise en route du chauffage libéra ses mouvements, ainsi que sa pensée.

Sur le chemin de la médiathèque, les voitures qu'elle croisait constituaient un ensemble de vecteurs abstraits qui pourfendaient l'air en empruntant les directions les plus insolites ; la floraison de ces dynamiques légères et complexes, profilait son épanouissement autour des limites du visage de Koeline, lequel fixait intensément le point de fuite frontal qui perçait l'espace urbain.

Arrivée au niveau du parking de la médiathèque de Saint Quentin, elle tourna son volant vers la droite et passa sous le portique blanc qui limitait l'accès aux véhicules de hauteur inférieure à 2 mètres 20. Dans leur déviation, les pneus léchèrent le sol en couinant afin de s'imbriquer entre les lignes d'une place; La médiathèque, située à une centaine de mètres, prenait la forme d'un large cylindre métallique, ponctué d'ouvertures vitrées, qui, associées les unes aux autres, circulaient le long de sa surface en dessinant une spirale ascensionnelle. Trois ascenseurs extérieurs longeaient le volume verticalement sur la cinquantaine de mètres qui l'élevait vers les cieux.

Koéline se rappela soudainement les paroles que le pasteur Thomas Müntzer avaient professé face aux paysans miséreux de l'Allemagne du XVI^{ème} siècle : « Vous serez vendus comme des bêtes de somme. A la moindre protestation, vous serez mis à la torture, et il n'y aura ni fin ni limite à tous vos malheurs. On vous jettera en prison comme de vulgaires criminels. On vous flagellera. On vous brûlera les joues. On vous coupera les doigts, la langue. On vous écartèlera. On vous décapitera. ». Des paroles qui la hantaient depuis ses années de lycée. Et elles ressurgissaient là, sans prévenir.

Elle entra par la porte centrale et se dirigea vers l'ascenseur en verre. Arrivée au onzième étage elle déambula dans les salle de travail, parsemées d'écrans informatiques coincés dans des bulles. Le regard des quelques lecteurs présents fixait durement les écrits ou images qui s'affichaient. Leur tête balançait lentement, et quelquefois, la lueur de leurs yeux s'éteignait. Leurs paupières s'alourdissaient, ce qui ne semblait pas les empêcher de lire.

Avec la paume de ses mains moites, elle frottait les surfaces bosselées qui l'encadraient. L'ascenseur descendait lentement vers le quadrillage du parking, les places vides se rapprochant en laissant fuir leurs lignes blanches vers l'horizon. La porte s'ouvrit et laissa apparaître trois hommes, crânes rasés, vêtements noirs, matraques sur le flanc, avec marqué sur le torse le mot SECURITE ; l'un d'eux avait un téléphone mobile, et les deux autres tenaient un talkie-walkie. Ils se dirigèrent précipitamment vers l'ascenseur et l'interpellèrent.

- Eh mademoiselle, Monsieur Lacaze veut vous voir...

Une montée d'adrénaline fit palpiter son cœur et elle appuya instinctivement sur une des nombreuses touches qui menaient au sous-sol ; l'ascenseur se referma quant les trois hommes étaient à trois mètres, et s'enfonça dans la terre en dépassant les parking souterrains, le complexe commerciale, les hyper cinémas interactifs, les multiplexes de gymnastiques, de fitness et de sports. Une trentaine de niveaux défilèrent puis l'ascenseur s'arrêta. La porte s'ouvrit sur un couloir serpentin qui menait au réseau des RER à grande vitesse. Elle hésita un instant, puis appuya sur le bouton « auditorium ». Au moment de la fermeture des portes, elle repéra un groupe d'hommes appartenant à la sécurité métropolitaine, se diriger vers son ascenseur. Ce dernier redémarra en s'enfonçant rapidement vers les profondeurs.

Une fois les portes de l'ascenseur ouvertes, Koeline pénétra dans l'auditorium de Saint Quentin. Ici, personne ne l'attendait, pas une présence humaine. L'espace de l'auditorium était étrangement calme, une impression de temps arrêté s'en dégageait. Au fond de la grande salle remplie de sièges vides, une ligne était tracée sur le sol face à trois portes blindées. Sur chacune était gravé le nom d'une zone géographique :

- ÎLE DE SAÏ (désert aride, Libye)
- ÎLE DE NGAZIDJA (climat tropical, Comores)
- LAC DE RAKAS TAL LANGA TSO (haute montagne, Tibet)

Sans réfléchir, pris par l'élan de fuite et de peur qui l'avait mené jusqu'ici, elle poussa la porte censée la conduire au lac tibétain qui s'ouvrit sans problème. Dans un sas obscur, une combinaison de haute montagne jaune fluorescente et des chaussures de randonnées alpines s'offrirent à elle. Une fois habillée elle passa le second seuil.

Pendant que Koeline prit conscience du froid glacial qui régnait dans cet espace, une voix multi-stéréophonique aux accents numériques se manifesta instantanément :

« Vous venez d'entrer dans une zone montagneuse située entre 4400 et 4600 mètres d'altitude. Le mont Kailash domine la région à une altitude de 6656 mètres. Le lac de Rakas Tal Langa Tso possède deux îles. Vous parcourez l'île de Topseroma située à 4470 mètres d'altitude. La température d'hiver y est de -21° à -34° Celsius. »

Koeline se retourna afin de rouvrir la porte du sas qu'elle trouva bloquée, une dizaine de diodes rouges s'étant allumées au niveau du sol.

- D'accord, d'accord, dit tout haut Koeline, je me suis mise dans un sacré merdier. Eh Oh !!! Quelqu'un m'entend ? Ooohhh !!! s'étrangla t'elle.

Elle tremblota autant de peur que de froid. L'angoisse se mit à monter violemment. Ses mains logées dans ses poches en sortirent des gants d'alpinisme de haute montagne et une petite boîte blanche tomba au sol ; des Trugoxway, des ansiolytiques puissants ; Koeline s'empressa d'en avaler un. Puis elle se remit à crier sans qu'aucune réponse n'intervienne. Le vent fouettait la partie de son visage exposé, recouvert de larmes. Au bout de deux minutes l'angoisse descendit et les tremblements de son corps s'atténuèrent. Elle put respirer.

-Merde...putain de lieu.

Sa bouche humide collait à son passe-montagne. Assise, recroquevillée sur elle-même, elle s'avalait un deuxième Trugoxway, ce qui la rassura un moment.

- Mon mobile ! s'écria t'elle.

Elle le sortit de son pantalon et vit le cadran dysfonctionner sous l'action du froid, comme prit d'une épilepsie électronique.

« Il est conseillé de quitter la zone d'entrée » prononça la voix.

L'environnement était relativement sombre et des nappes de brouillards bouchaient la visibilité à une dizaine de mètres. Fébrile, Koeline se décida à suivre les lueurs qui parcouraient le sol lequel devenait progressivement

irrégulier voir rocailleux. Elle réfléchit et fourra ses mains dans toutes les poches de sa combinaison : elle en sortit six boîtes de plaquettes nutritives, quatre mini bombonnes d'eau, un sachet de tissus réchauffant, deux briquets, des lingettes sanitaires, une lampe torche, une boussole, un thermomètre polaire et un kit de vingt narcotiques différents échantillonnés sous forme de cachets.

- Il fait trop froid ici. Je glace, Je gèle...

Finalement elle s'engagea dans l'inconnu à l'aide de sa lampe torche ; elle marcha une bonne heure dans ce qui devint de la neige et aperçut une lueur perçant le brouillard au loin. Elle s'approcha et trouva deux silhouettes de dos, assises sur un rocher, accompagnées d'une lanterne anti-brouillard, qui contemplaient l'eau du lac gelé.

Il se retournèrent et soutinrent Koeline qui était prise d'une crise de larme.

- Où suis-je ? Je suis bloquée ! dit-elle tout en se reprenant.

- Ne vous inquiétez pas, dit l'homme de gauche en lui frottant énergiquement les bras pendant qu'elle s'asseyait. Tenez ; voici de quoi manger.

Il lui tendit du chocolat en barre. Il fouilla ses poches et en sortit une pastille qu'il lui mit dans la bouche :

- Avalez ça.

Elle déglutit.

- C'est une dose d'amphétamine mélangée à une substance chimique qui réchauffe le corps. Cela remontera votre moral. Les cachets que vous possédez vous seront utiles pour plus tard.

- Continuez le long de la berge, dans cette direction, lui conseilla l'autre.

- Je veux faire demi-tour, lança t'elle, s'il vous plaît...

- Non ! répondirent d'une voix ferme les deux hommes.

Koeline continua donc à marcher sans poser de question, lorsque l'euphorie des drogues avalées la gagna, ce qui lui donna un coup de fouet énergétique. Elle parcourut une dizaine de kilomètres dans une lumière blanche de plus en plus forte et diffusée par le brouillard. Sa cadence était militaire. Les espaces semblaient irréels, interminables, désertiques. Elle glissa plusieurs fois sur le bord du lac pour se rattraper et continuer sa marche frénétique contre le vent glaçant. Elle se sentait puissante ; une volonté d'acier la gagnait malgré l'hostilité du froid.

Quelquefois elle percevait des bruits, des sortes de cris étouffés qui semblaient provenir de très loin ; plus sa course progressait et plus son souffle se régulait.

- Il est temps... de... faire... une pause... dit Koeline haletante.

Sa figure était recouverte de neige glacée. Elle sortit de sa boîte à narcotiques un cachet d'amphétamine qu'elle avala. Quatre heures étaient passées depuis son entrée dans le lac de Rakas Tal Langa Tso.

Elle examina la carte des lieux pour voir si une quelconque sortie était indiquée sachant que de toute façon l'entrée du parcours était condamnée, voire interdite. Son cœur palpitait.

L'île de Topseroma mesurait environ 30 km de longueur et 20km de largeur. Le poste aux deux hommes qu'elle avait dépassé auparavant était indiqué par l'icône d'une borne routière. Aucune autre indication n'était marquée à l'intérieur de l'île même, à part son nom. Par contre, Trois symboles - qui ressemblaient à des caméras vidéo - étaient disposés sur le lac, répartis régulièrement autour de l'île à une quinzaine de kilomètres du bord. A l'aide de sa boussole, elle s'apprêta à se diriger vers la plus proche, quand elle entendit derrière elle un cri roque, plus puissant que les autres.

- Noooooonnn, murmura t-elle, c'est pas vrai.... C'est quoi ça ?!

Elle fonça droit vers le Nord Nord-Ouest à travers le lac gelé, ses jambes devenant dures comme l'acier. Sa cadence de marche s'accélérait.

Une grêle lourde commença à tomber et elle avala un Trugoxway car ses palpitations et son angoisse montaient dangereusement.

Au bout de deux heures elle atteignit le point « caméra » qui était en fait une baraque cubique, en tôle, posée sur le lac. Une lumière jaune orangée, chaleureuse, sortait de la fenêtre.

Arrivée au niveau du cabanon, Koéline remarqua deux pieds métalliques solidement plantés dans le sol, portant chacun une caméra vidéo placée à environ 2m30 de hauteur, dirigées vers le cabanon. A l'intérieur de celui-ci, Koeline découvrit une table avec, placée en son centre, une hachette, un écran miniature à cristaux liquide et une caméra miniature. Un lit était bloqué au fond de l'espace.

Elle fouilla ses poches et s'aperçut qu'il ne restait plus de Trugoxway. Elle avala donc un euphorisant de synthèse, puis ingéra trois plaquettes nutritives tout en s'étendant sur le lit. Malgré les drogues elle s'endormit rapidement et s'enfonça dans un rêve enchanteur.

Koeline se trouvait en classe, devant un ancien professeur d'histoire qui expliquait à ses élèves la situation économique de l'Europe de la Renaissance. La classe était calme, attentive, voir figée, comme fascinée par cet homme beau et charismatique. Son cours était limpide, dans son flux et dans son contenu. Mais petit à petit, l'homme produisait des bruits étranges, des sortes de grognements qui entrecoupaient ses mots; sa voix, agressive, était de plus en plus celle d'un animal. Il apparaissait pourtant dans toute sa splendeur corporelle et son visage gardait une grande sérénité.

Koeline sortit de ce rêve en s'apercevant que les grognements persistaient, non pas dans sa tête, mais à l'extérieur de la cabane dans laquelle elle était allongée ; Elle s'empara spontanément de la hachette en s'affalant sur la table et ferma tout aussi rapidement les loquets de la porte.

Les bruits contournaient l'espace et se faisaient insistants. Koeline ne respirait plus et la bête circulait inlassablement autour du cabanon en cognant régulièrement les parois de tôle.

Un téléphone sonna, la bête hurla féroceement en frappant les murs, et Koeline se jeta sur l'appareil posé sur une table de nuit en bois. Elle chuchota :

-Allo ?... Allo ? Il y a quelqu'un ? Allo ?

-Oui... (Racllements de gorges mêlés aux grésillements)

-Aidez-moi ! Dit elle en pleurnichant.

Et son interlocuteur raccrocha.

Après cinq minutes de réflexions, puis après avoir aperçu la silhouette animale par la fenêtre, elle s'avalait trois cachets de morphine.

Le téléphone sonnât une fois de plus et une voix féminine prononça :

-Mademoiselle ?

-Oui...

-Nous vous proposons de vous asseoir sur la chaise face à la caméra, ce qui nous permettra de rentrer en contact-image avec vous. Placez également le micro cravate sur votre tenue...C'est d'accord ?

-Oui -sa voix était cotonneuse- c'est d'accord...

-Vous allez bien ? Oui ? Bon...Ecoutez ; pensez que l'auditorium recevra bientôt votre image. Il faut que vous gardiez toute votre tête, que vous soyez consciente de votre apparition. Nous vous laissons quinze minutes pour vous préparer. Vous trouverez un kit de maquillages dans le tiroir de la table de nuit.

Le froid avait recommencé à transpercer sa chair, et elle grelottait, repliée sur elle-même. Le grognement extérieur avait cessé.

-Au fait, continua la voix du téléphone. N'abusez pas sur les drogues, ça fait parti du programme mais n'apparaissiez pas trop défoncée à l'écran ! Bon, bonne chance.

La femme raccrocha et Koeline tomba sur le lit. Le maquillage était inutile puisque son visage serait recouvert de larmes. Elle n'écoula pas la femme concernant les drogues puisqu'elle préféra s'administrer une bonne dose de mescaline afin de tenir tête à la caméra.

Elle se posa sur la chaise, fixa l'œil électronique, observa minutieusement les alentours tout en écoutant les grondements étouffés de la bête qui, semble t'il, s'était éloignée de la cabane. L'écran qui lui faisait face s'alluma et un homme en smoking s'y incrusta, filmé dans l'auditorium que Koeline avait déjà traversé avant d'entrer dans la zone himalayenne.

-Bonsoir, fit il benoîtement. Nous vous écoutons...

Koeline essuya ses larmes et attendit. Sur son écran, elle pouvait voir un morceau de son visage projeté dans l'auditorium, derrière l'homme au smoking. Il était filmé en plan fixe, et le podium qui le soutenait paraissait lumineux et rose. Des panneaux étincelants, parsemés de lignes sinueuses en forme de vagues, encadraient l'écran géant situé derrière le présentateur.

- Quelle musique voulez vous passer pour nos amis ? Continua l'homme. Plan sur le public, nombreux, apparemment curieux.

- Quelle musique je veux... ? répond Koeline. Certainement une musique de Bach... Disons une sonate...oui, une sonate, c'est bien.

-Très bien, nous approuvons.

Il sourit fièrement à la caméra. Le visage de Koeline sourit au public, ce dernier en fut enchanté et applaudit avec chaleur. Koeline dit :

-Je suis très heureuse de vous voir, ici, sur mon écran, -sa tête bascule en avant- ma vision est tellement bonne. Et ce froid est tellement rafraîchissant...

L'image du présentateur au smoking commença à vibrer de manière incontrôlée ; elle se démultiplia frénétiquement, ce qui fit que Koeline la reçut de plein fouet dans sa pupille rétractée. Sa tête balança d'avant en arrière et finit par ne plus pouvoir rentrer dans le champs de la caméra ; les spectateurs s'apercevant de l'état de Koeline, et donc constatant que la télétransmission prenait fin, poussèrent un «Hhhhhoooooo» de déception, pendant que le présentateur en smoking s'effaçait devant l'écran géant qui laissa paraître des images de Koeline, marchant énergiquement dans la neige, montées sur un rythme trépidant et musical. Koeline tomba à quatre pattes puis aplatit la surface de son corps contre le sol plastifié du cabanon.

Son évanouissement alarma les organisateurs du jeu de rôle himalayen qui durent contacter les gardiens de la station de simulation géo-climatique afin de rejoindre son corps inerte. Deux médecins et deux brancardiers les accompagnèrent en scooter des neiges Yamaha ; Koeline respirait difficilement et prononçait des mots indistincts, des « Iste » ou des « Ichste », entrecoupés de longs silences, et ceci tout en gardant ses yeux clos. Son visage fin était plus pâle que jamais, abîmé par l'anxiété, et ses longs cheveux blonds sortaient par pointes de sa cagoule synthétique.

Koeline fut transportée dans la clinique Saint Louis de Saint Germain en Laye. Des militaires, nerveux, entraient, et sortaient de la cellule d'observation où elle était allongée, alors que des médecins assistaient passivement à son agonie ; après une heure de gémissements douloureux elle s'évanouit. Un groupe de médecin accompagné par deux officiers, circulait, impatient, autour du corps de Koeline ; l'un d'eux demanda aux autres « alors, qu'est-ce qu'on fait ? » ; un autre répondit « on attend, toujours attendre... » ; le mouvement circulaire du groupe continuait, inlassablement. Puis un homme distingué, vêtu d'un costume brun et d'une cravate en soie bleue-roi, entra précipitamment dans la cellule. Au même moment le cœur de Koeline lâcha. Tous quittèrent rapidement les lieux ; le corps gisait, seul, sous des minis spots de lumière blanche.

trophionius 26/1/09 0:17

Commentaire: COMA OU TRAUMA ? PAS MORTE

trophionius 26/1/09 0:17

Commentaire: Clé 4

